

Colette Soler

Des politiques dans leurs rapports à l'inconscient *

J'ai retenu « la politique c'est ce qui lie les hommes entre eux et ce qui les oppose », que Frédéric Pellion a cité la dernière fois ¹. Je n'ai pas noté de qui elle était, peu importe. Elle me plaît par sa simplicité et parce qu'elle s'applique aussi bien aux relations de l'un à l'un qu'à celles internes aux groupes sociaux. Dans ce vaste sujet j'ai choisi de laisser de côté ce que Lacan voulait dire en 1967, et d'interroger sa possible actualité.

Je pars de ceci : les prises du pouvoir dans le champ politique et dans celui de l'inconscient portent sur la même chose, les corps. Les sujets sont impliqués évidemment dans l'un et l'autre cas, car ce sont eux que tous les pouvoirs cherchent à diriger, mais je postule avec Lacan que leurs affects, leurs passions, leurs amours et leurs conflits s'enracinent sur les avatars de leurs corps. Relire sur ce point la réponse à la question IV de *Télévision*.

Ce qui s'incorpore

Dans la politique au sens banal, il s'agit toujours d'agencer des liens qui permettent aux individus de voisiner de façon réglée, plus ou moins pacifique. Le discours du maître assure cette fonction par la voie de l'éducation d'abord, avec ou sans la religion, et des institutions ensuite, au premier rang desquelles l'école et le service militaire ou civil. Dans tous les cas, il s'agit d'assurer par l'opération d'un signifiant maître ce que Lacan nomme « la rection du corps », la « corpo-rection ». *Corpo-rection*. Par association, on entend l'érection d'un corps correct, soit qui convient au lien social d'une époque parce qu'il en a incorporé les signifiants maîtres. C'est ce que l'on a d'abord pensé dans la psychanalyse en termes d'idéal du moi, de moi idéal et de phallus. C'est ainsi d'ailleurs que l'histoire est faite d'épisodes où les humains peuvent choisir de mourir plutôt que de « vivre couchés » comme dit le proverbe. « Vivre couché », on mesure là le poids des métaphores corporelles et on sait combien Freud a spéculé sur la verticalité de l'homme. Autant dire que toute politique est une bio-politique et ça ne date pas de notre époque, Lacan l'a marqué.

L'inconscient, quant à lui, du moins celui dont Lacan a achevé l'inventaire, que j'ai appelé l'inconscient réel (ICSR), qui affecte non pas le sujet, non pas l'âme, mais le corps ², cet inconscient qui parle « avec le corps », vous reconnaissez toutes les expressions, il l'a rebaptisé après 1976 du terme de « parlêtre », ce qui indique à soi tout seul que son concept va au-delà de ce que Freud avait formulé. Cet *inconscient-parlêtre* n'a pas vraiment eu parmi les analystes le succès qu'il aurait mérité, c'est un signe, mais passons. L'essentiel ici est que cet inconscient incorporé préside à ce que je vais appeler, par contraste avec la *corpo-rection* qu'assure le discours, la *corpo-dissidence* des symptômes. Elle peut être discrète ou flambante, cette dissidence des jouissances-symptômes, mais elle se caractérise toujours par ses écarts à l'endroit des normes de la *corpo-rection*. C'est ce qui est écrit à l'étage inférieur de la structure des discours : d'un côté, la production de la jouissance que tous les individus qui logent dans ce discours partagent (en ce sens tous les discours fabriquent du communautarisme, mais on ne s'en aperçoit que lorsqu'ils deviennent divers dans ce que l'on nomme le multi-culturalisme), de l'autre côté, la vérité de la jouissance propre à chacun, « varité » dit Lacan, pour désigner sa variété.

À cet égard nous pouvons dire que l'*inconscient-parlêtre* qui génère les symptômes est un principe non seulement de division du sujet, mais d'*a-normativité* si je puis dire et que de ce fait, bien que l'inconscient n'ait pas d'intention, les symptômes peuvent prendre un sens politique. De là à traiter les porteurs de symptômes comme des opposants politiques il n'y a qu'un pas, qui fut d'ailleurs aisément franchi à l'époque stalinienne, et plus largement chaque fois que le discours du maître est très consistant.

Mais évidemment si je mets l'inconscient à l'heure du dernier inventaire qu'en fit Lacan, il faut aussi que je mette la politique à l'heure de la fin du discours du maître et du déclin du père, puisque c'est notre actualité. Le discours du maître en tant qu'il ordonne hiérarchiquement les liens sociaux, et ce jusqu'au lien du couple familial, n'est plus hégémonique, contrebattu qu'il est de toutes parts par les exigences égalitaires qui veulent la parité de l'un à l'autre. À cet égard le débat *Me too*, quoi que l'on en pense par ailleurs, est un signe indubitable que le discours du maître a fait long feu pour ce qui est de régler le lien social. *Ya de l'Un* toujours et partout certes, mais changement du régime de l'Un, il n'est plus le Un unifiant avec sa violence propre, restent les uns diversifiants et diversifiés en compétition, pour ne pas dire en lutte. C'est ainsi que le statut politique de la variété des modes de jouissance a changé, elles n'ont plus le statut pathologique que le discours du maître leur attribuait les nommant perversions (cf. Krafft-Ebing), et elles-mêmes ne revendiquent plus aucune

transgression mais au contraire exigent de sortir de la discrimination, d'être reconnues, d'avoir droit de cité, d'être même légalisées. C'est particulièrement patent pour l'homosexualité.

Plaider pour la psychanalyse au nom de sa promotion de la différence est donc aujourd'hui une aberration, car la multiplicité inconsistante des particularités est partout, et cela fait le malheur propre des sujets contemporains. Elle change aussi les processus de la *corpo-rection*. Elle-même n'est plus unifiée car d'un côté les idéaux du moi qui n'ont certes pas disparus deviennent aussi multiples que le sont les profils des familles où ils s'enracinent, ces idéaux, chacune avec son réel, son imaginaire et ses signifiants propres, (cf. la famille de M. Merah telle qu'apparue dans son procès), et de l'autre côté tout est permis dans le *look*, le vêtement, autant que dans les modalités de jouissances les plus intimes qui ont désormais droit de cité. Du coup, ne reste comme principe d'unification majeur que ce que j'ai appelé l'induction imaginaire, que les réseaux sociaux ne font pas plus que surmultiplier et qui joue de l'imitation et de la pression du groupe, et parfois aussi de l'exemple pris d'un autre particulier. C'est ainsi que de nos jours la *corpo-exception* devient une valeur en soi, et que l'on acclame comme une merveille n'importe quelle performance aussi dérisoire soit-elle, à condition qu'elle soit inédite, ou bien que l'on voit tant de sujets expliquer comment, dans l'errance où ils se sont trouvés, une personne rencontrée a suffi à réorienter leur vie... Donc le Un diversifiant, c'est celui que Lacan a, non pas prédit, mais bel et bien diagnostiqué comme déjà là, disant « il n'y a que des épars désassortis ». Il ne faut pas s'imaginer que ce n'est vrai que pour les analystes, c'est un diagnostic de « la subjectivité de son époque ».

Politique freudienne

Si je m'exprime ainsi, il faut que je place la politique freudienne dans cette perspective. J'appelle politique freudienne celle que Freud a pensée, pas celle de sa personne. D'un bout à l'autre c'est une politique du règne du Père comme maître. Voyons plutôt.

Psychologie collective et analyse du moi, on y lit que le père, celui du trio œdipien, le père de famille qui est inscrit par identification dans les subjectivités une par une, est aussi inscrit dans l'ordre social, dans les institutions – chef d'armée, chef de l'Église –, et que c'est l'amour infantile de ce père qui fonde la solidarité du groupe, et même la fraternité animée par l'idéal de justice, au prix de la ségrégation il est vrai – Freud le note. Lacan commente cette construction disant que « le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel³ ». Ça s'applique à ce que Freud a développé là.

Totem et Tabou, le meurtre du sur-mâle possesseur de toutes les femmes. Avec la barre mise par le meurtre sur ce « pérorant outang » comme dit Lacan ironiquement, Freud met l'amour posthume pour le Père au principe du ciment social entre les hommes – au sens sexué du terme cette fois – et de la relation possible de chacun à l'autre sexe.

Quant au *Moïse*, texte immense sans doute, mais où il s'agit au fond de mettre encore le Père, un père moins viscéral, au principe de ce que je pourrais appeler une politique de raison.

D'un bout à l'autre, c'est la politique du maître-Père, et c'est la structure d'une société ordonnée par le discours du maître que Freud a formalisée là. Elle correspondait à son temps où un lien de discours tenait encore, et dans lequel un terme maître commandait à d'autres, le père chef de famille à la troupe familiale de la femme et des enfants, comme autrefois le maître antique commandait aux esclaves, comme le chef d'armée et de l'Église commande aux soldats et aux fidèles. C'est ainsi que la construction de Freud rejoignait la subjectivité de son temps.

Au fond, Lacan, par la voie même de l'analyse, a fait de même avec le sien, de temps. Il y a une convergence en effet entre ce à quoi *l'inconscient-parlêtre* d'un côté et le discours d'aujourd'hui de l'autre président. LOM, en trois lettres, qui tombe sous le coup de ce qu'il y a de réel dans le langage, LOM auquel le langage a porté ce que Lacan nomme « le coup du réel ⁴ », pour lui, « y a de l'Un », et ce Un, il n'est pas unifiant. Je cite : « Les langages [sous-entendus de *l'inconscient-parlêtre*] tombent sous le coup du *pastous* de la façon la plus certaine puisque la structure n'y a pas d'autre sens ⁵. » Aucun langage *méta*, au singulier donc, qui serait l'exception des langages et qui en ferait un tout. Les inconscients sont des « épars désassortis ». De son côté, le capitalisme en détruisant les liens traditionnels ne laisse subsister que les différences particulières, que ses techniques multiplient d'ailleurs, mais qui, elles-mêmes, tombent sous le coup de cette logique du *pastoutes*, faute du Un du maître majuscule qui en ferait un tout, un univers. Dans cette situation, il faut modifier la formule : le collectif n'est pas, n'est plus, le sujet de l'individuel, mais le collectif et le sujet de l'individuel ont même structure, celle du Un irréductiblement diversifiant. Cela nécessiterait aussi de repenser les liens sociaux possibles d'aujourd'hui. Lacan a ouvert la voie, je l'ai déjà développé.

Le père, pas l'Œdipe

Que dire alors du Père que Lacan n'a pas seulement repensé, mais substitué à celui de Freud ? Comment situer l'exception du « dire que non » à la

fonction phallique que Lacan a substituée au père de l'Œdipe, et dont il fait la condition logique du $\forall(x).\Phi(x)$? Eh bien, cette exception, elle ne perpétue pas le père de l'Œdipe auquel elle se substitue, elle ne perpétue pas la confusion entre le maître et le père dans laquelle Freud et son époque ont baigné, au contraire, elle sépare la fonction père de ce que le discours de la tradition y surajoutait.

Quelques remarques pour établir ce que je dis là – plus difficiles je le sais, mais assurées si on saisit ce que construit « L'étourdit ». Je le résume avec des expressions de Lacan qui devraient nous frapper, mais qui ont été peu commentées.

Partons de ceci : là où Freud dit l'Œdipe, soit le père-Maître, est ce qui fait l'homme (pas la femme on le sait), Lacan, après avoir longtemps suivi et même renforcé cette thèse de Freud, pose que le $\forall(x).\Phi(x)$ est ce qui fait l'homme. Le dire d'exception paternel en est la condition logique. Mais quel est son effet propre ? Rien d'autre, je dis bien rien d'autre que ce que Freud a nommé castration, le propre de l'homme, dit Lacan – pas de la femme. Dans le lien au père, je cite Lacan, la « castration relaye » – et relayer veut dire remplacer –, la castration remplace « ce qui dans chaque discours se connote de virilité ». Elle remplace donc les idéaux de la virilité propres à chaque discours, dans chaque époque. Or ces idéaux fluctuent dans l'histoire. La virilité n'était pas dans la Chine de Confucius ce qu'elle était à l'évidence dans les armées de Napoléon par exemple. Ce qui fait l'homme donc selon ces formules, c'est la castration : une négativation, mais symbolique, celle du phallus, laquelle ne soustrait rien de réel, mais négative le symbole qui a été régalé à l'origine au garçon.

Et Lacan de mettre les points sur les i immédiatement après ce que je viens de citer : « il y a *donc*, [je souligne le donc], deux *dit-mensions* du *pourtouthomme*, [écrit phonétiquement en un mot], celle du discours dont il se *pourtoute*, [(Confucius ou Napoléon) et qu'il dit *a posteriori*] et celle des lieux dont ça se *t'homme* ⁶ », écrit aussi phonétiquement, t apostrophe, qui est *a priori*. La psychanalyse, freudienne dans son essence, procède de celle-ci. Du *pourtouthomme*, les formules de la sexualité n'écrivent que ce qui fait *t'homme*, et laisse au discours *a posteriori* la fabrication éventuelle d'autre chose, celle des races, dit Lacan, en premier lieu celle de la race des hommes maîtres quand le discours du maître tient. Il précise ce qui fait *t'homme* : le semblant phallique *a priori*, « jeu de pile ou face ⁷ », dit Lacan, cette vérité qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui est corrélative, et une jouissance, la phallique, à quoi s'ajoute le plus-de-jouir. Ce ne sont pas des effets de discours, ce sont des effets de langage, des effets du « coup du

réel » portés par le langage. La psychanalyse permet d'isoler cette *dit-mension* qui fait l'homme, l'homme castré, pas l'homme maître – et qui ne fait pas la femme. Qu'elle soit *a priori* veut dire non sujette à l'histoire, car l'effet de langage est transhistorique, contrairement à l'effet de discours et à l'Œdipe freudien. C'est pourquoi d'ailleurs la psychanalyse peut avoir un message et une portée universels, qui transcendent les ancrages linguistiques et culturels.

Conclusion de ce premier point, je la crois cruciale : la fin du maître-Père, lui, bien historique, ne fait pas la fin de l'homme, que Lacan écrit *l'hommoinsun*. Joli graphisme qui résume et visualise ce qui s'écrit du côté gauche des formules de la sexuation, soit le *pour tous* des hommes et le *moins un* de l'exception. Ce n'est pas même la fin de l'homme hétérosexuel, que l'on ne voit pas disparaître d'ailleurs dans nos liens sociaux dépaternalisés, même s'il y a d'autres types sexuels. Quand on entend dire dans les médias et partout qu'il n'y a plus d'hommes, des vrais, c'est parfaitement exact pour ceux que les armées traditionnelles forgeaient, mais ce ne sont que leurs idéaux de virilité qui en ont pris un coup, et ça ne touche pas à la *dit-mension* de ce qui fait *t'homme*, le *t'hommoinsun*, du pour tous (x), qui ne fabrique aucune race de maître.

Reste une question évidemment, celle des liens sexués de ce *t'hommoinsun* : si la castration fait *t'homme*, qu'est-ce qui opère pour faire sa relation sexuée avec d'autres corps puisqu'il n'y a pas de rapport inscriptible ? Lacan répond : « Rien n'opère *donc* que d'équivoque signifiante », et aussi du fantasme qui soutient toute notre réalité. Autrement dit, seuls les langages de l'inconscient, *pastous*, opèrent au cas par cas pour générer les partenaires de suppléance au rapport. Autant dire que l'exception logique du père qui ne fait pas l'homme-maître social ne fait pas non plus métalangage sexuel et, n'étant pas le Un majuscule des langages *pastous* des inconscients, il n'est au principe d'aucun couple standard, fût-il hétérosexuel. D'ailleurs, comme on le sait, dans le $\forall (x). \Phi(x)$, Lacan place bien du monde et une foule de non-hétéros.

Si nous adoptons le dire de Lacan, il y a là de quoi orienter nos commentaires sur l'époque.

Premièrement de quoi justifier une internationale de la psychanalyse, la nôtre, du Champ lacanien, en raison de la portée universelle de l'effet de langage qui fabrique le parlant sans considérations géographiques, linguistiques ou culturelles.

On peut aussi, deuxièmement, définir tout ce que l'on ne peut pas dire ou sous-entendre, au nom de la psychanalyse lacanienne : par exemple

qu'à l'enfant il faut un père, chef de famille, et même au petit déjeuner disait Winnicott. Eh bien non, puisque le père, le nouveau si je puis dire, n'est aucun chef, et même aucun homme qui baise la mère si le père n'est pas le géniteur, comme Lacan le dit encore dans *Télévision*. Le baiseur éventuel n'est qu'un *hommoinsun* – il faudrait là réécrire le cas du petit Hans au-delà du séminaire *La Relation d'objet*.

Et, troisièmement, que la sexualité doit être hétéro, puisque la castration à elle seule ne décide pas du partenaire, et que le langage de l'inconscient qui détermine partiellement le partenaire de rencontre relève du *pastous*. Ce qui éclate sur la scène du monde aujourd'hui.

Enfin, quatrièmement, que la procréation doit se faire sans intervention de la science, puisque le Père n'est pas le géniteur, thèse d'origine chez Lacan, aucune forme de reproduction des corps ne peut lui porter atteinte – ce qui ne signifie d'ailleurs pas qu'elle soit inoffensive en tout.


Je m'arrête là. Il me reste bien des questions mais je ne peux parler que de celles pour lesquelles je me suis formulé la réponse. Comme le dit Maurice Blanchot, « la réponse est le malheur de la question ». Oui, puisqu'elle l'enterre, en principe, mais apparemment Maurice Blanchot oubliait là que parfois la question c'est la réponse. C'est le cas justement sur les derniers points que j'ai évoqués concernant la reproduction : « Comment la vie se reproduit-elle ? Justement comme ça, [dit Lacan], en reproduisant la question qui fait réponse. » Jolie façon, quoique un peu contournée, j'en conviens, d'évoquer une irréductible limite du savoir analytique.


Mots-clés : corpo-rection, corpo-dissidence, ce qui fait « t'homme », l'hommoinsun.


* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 15 février 2018.


1. ↑ F. Pellion, « L'inconscient, "une puissance de refus" ? », *Mensuel*, n° 123, Paris, EPFCL, avril 2018, p. 7-15.


2. ↑ J. Lacan, « ...ou pire, Compte rendu du séminaire 1971-1972 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 550 et dans *Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, 1975, p. 8.

3.  J. Lacan, « Le temps logique et l’assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, note 2 de bas de page, p. 213.

4.  J. Lacan, « L’étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 476, et dans *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 33.

5.  *Ibid.*, p. 489 et p. 45.

6.  *Ibid.*, p. 460 et p. 16.

7.  *Ibid.*, p. 460 et p. 17.